



« Le bleu est à la mode cette année », Notes sur la recherche des unités signifiantes dans le vêtement de mode [article]

 Roland Barthes

Revue française de sociologie / Année 1960 / 1-2 / pp. 147-162

[Résumés](#) [Documents liés](#) [Référence bibliographique](#)





## “ Le bleu est à la mode cette année ”

Note sur la recherche des unités significatives  
dans le vêtement de mode

par Roland BARTHES

I. — Lorsque je lis dans un journal de mode que *l'accessoire fait le printemps*, que ce tailleur (dont la photographie m'est présentée) a une allure *jeune et souple*, ou encore que *le bleu est à la mode cette année*, je ne puis refuser à ces propositions une structure sémantique : dans tous les cas, et quels que soient les détours métaphoriques de l'énoncé, il s'agit de m'imposer une relation d'équivalence entre un concept (*le printemps, la jeunesse, la mode cette année*) et une forme (*l'accessoire, ce tailleur, le bleu*), entre un signifié et un signifiant.

Bien entendu, il ne s'agit pas d'une signification rigoureuse : la relation n'est ni nécessaire ni suffisante. Si l'on me suggère que : *pour un thé dansant à Juan-les-Pins, décolleté-bateau*, ou : *pour le déjeuner de fête à Deauville, le canezou douillet*, c'est là une relation doublement lâche : le thé dansant n'oblige pas au décolleté, ni le canezou au déjeuner normand. Il y a pourtant entre les deux termes de ma relation une affinité expressive, le germe d'une tautologie : l'un appelle l'autre, la relation est d'ordre citationnel. Je puis au moins reconnaître qu'il y a entre eux de la signification ; tout se passe comme si le journal de mode liait un certain domaine (fête diurne, fraîcheur normande) à un autre domaine (étouffes chaudes et légères, forme enveloppante et élégante) par un procédé élémentaire de signification. Je ne suis pas encore sûr que le vêtement signifie ; je suis du moins fondé à lui appliquer une méthode d'analyse linguistique : c'est la conformité de la méthode à son

147

objet qui me *prouvera* la nature signifiante du vêtement de mode (1), bien plus que la conscience, plus ou moins aliénée, de ses usagers.

2. — Car la rhétorique du journal de mode s'emploie, elle, activement, à masquer le caractère sémantique des relations qu'elle propose. Tantôt elle présente les signifiés (la mode, la souplesse, le printemps) comme des qualités inhérentes aux formes qu'elle cite, suggérant qu'il y a une sorte de causalité physique entre la mode et le bleu, l'accessoire et le printemps (2). Tantôt au contraire, elle ramène le signifié à une simple fonction utilitaire (un manteau pour le voyage). Causalité ou finalité, la phraséologie du journal de mode tend toujours à transformer subrepticement le statut linguistique du vêtement en statut naturel ou utilitaire, à investir dans le signe un effet ou une fonction ; dans les deux cas, il s'agit de changer une relation arbitraire en propriété naturelle ou en affinité technique, bref de donner à la création de mode la garantie d'un ordre éternel ou d'une nécessité empirique. Le journal de mode n'emploie jamais, à vrai dire, que des *fonctions-signes* : la fonction ne peut jamais être séparée de son signe. Un manteau de pluie protège contre la pluie, mais aussi, d'une façon indissociable, il notifie sa nature de manteau de pluie. C'est là d'ailleurs le statut fondamental du vêtement : un vêtement purement fonctionnel n'est concevable qu'en dehors de toute société : dès qu'un vêtement est fonctionné, il rejoint fatalement une sémiologie.

3. — La première tâche est donc de réduire la phraséologie du journal de mode (ce qui ne veut pas dire qu'on n'aura pas plus tard à la réinterpréter, mais cette fois-là, à titre mythologique). Ce qui

(1) J'entends ici, non pas le vêtement *porté* (même s'il est à la mode), mais uniquement le vêtement *féminin*, tel qu'il est présenté, verbalement ou graphiquement, dans les publications de mode. On pourrait définir un tel vêtement comme une « utopie ».

(2) Parce que est l'une des conjonctions favorites de la littérature de mode. Il y a une curieuse symétrie entre la démarche du journal de mode, qui tend à convertir une équation en causalité, et la démarche inverse de la logistiquette, qui refuse de voir dans des connectifs comme *parce que* et *afin que* des facteurs de vérité et les écarte du calcul logique, parce que précisément — ce qui fait bien l'affaire du journal de mode — ils sont trop empiriques.

Si l'on se place dans un ordre purement sémiologique, la vanité de toute relation causale (ou finale) entre le signifiant et le signifié apparaîtra bien dans cet exemple (inventé) : soit une image publicitaire pour une marque de pipes, pourvue d'une légende de ce genre : « *Je suis calme, je suis fort, je fume la pipe.* » Les deux causalités inverses ont même force d'impact : je suis calme *parce que* je fume la pipe ; je fume la pipe *parce que* je suis calme. Il n'y a ici qu'une relation sémantique.

148



### « Le bleu est à la mode cette année »

apparaît alors, ce sont des relations simples, d'un modèle unique (ce qui permet la collation), entre des signifiés et des signifiants. Ces relations sont simples, mais elles ne sont pas « pures » ; car les signifiants appartiennent toujours à un ordre physique qui est le continu vestimentaire, le fragment d'espace corporel occupé par le vêtement (un tailleur, un pli, un clip, des boutons dorés, etc.), tandis que les signifiés (romantique, désinvolte, cocktail, campagne, ski, jeune fille, etc.) me sont fatalement donnés à travers un ordre écrit, à travers une littérature (qu'elle soit mauvaise ne change rien à son statut) (3).

Cela revient à dire que, rendus à leur état ultime, le signifiant et le signifié du vêtement de mode n'appartiennent pas au même langage. C'est là une distorsion capitale, qui apparente la mode à ces structures décrochées, dédoublées, dont j'ai tenté une première description dans un essai précédent (4). Or la duplicité du système, établi pour ainsi dire à cheval sur un langage (les formes vestimentaires) et sur un méta-langage (la littérature de mode) oblige en bonne méthode à une double description : l'étude des signifiés (par exemple du monde utopique qu'ils dessinent) relève d'une mythologie générale de la mode. Au contraire, l'étude des signifiants vestimentaires relève d'une sémiologie, au sens strict du terme. Je négligerai ici la première direction pour m'occuper de la seconde ; je ne garderai des signifiés que leur place dans le signe.

4. — Dans la plupart des autres systèmes de communication, la relation signifiante n'est pas donnée sous une forme analytique : le système ne propose qu'une chaîne de signifiants, sans nommer d'une autre façon leurs signifiés : un discours propose des mots, non le sens de chacun de ces mots ; si le déchiffreur d'une langue ne connaît pas cette langue et ne dispose d'aucun lexique, il doit travailler par approches patientes, en comparant des segments de la chaîne parlée, en les manipulant même d'une façon quasi expérimentale (épreuve de commutation).

Dans le vêtement, l'autonomie des signifiés, isolés, détachés du signifiant et haussés jusqu'au ciel sublime de la littérature de mode, constitue une économie méthodique considérable. Puisque les signi-

(3) Il est vrai que le signifiant est très souvent relayé par une description verbale ; mais celle-ci n'est alors qu'un substitut de l'image (à preuve l'importance des photographies et des dessins qui la parole ne fait que doubler) ; tandis que le signifié n'existe jamais qu'à travers le langage articulé.

(4) *Mythologies*. Paris, Seuil, 1957.

149



### Revue française de sociologie

fants me sont ici donnés d'un côté et les signifiés de l'autre, c'est comme si l'on me donnait en même temps un texte et son lexique : il me suffira (en principe) de partir des signes pour définir aussitôt les signifiants ; les définir, c'est-à-dire les isoler. Si l'on me dit que *le bleu est à la mode* ou que *le camélia fait optimiste*, j'en conclurai que la couleur et la parure sont présomptivement des classes de signifiants, des unités signifiantes.

Il me suffira ensuite de chercher, à l'intérieur de chaque unité, quels sont les traits dont l'opposition engendre une signification (bleu/rouge ? bleu/blanc ? clip/fleur ? camélia/rose ?), pour saisir toute la structure signifiante du vêtement. On reconnaît dans ce programme les deux phases de l'analyse structurale : inventaire des unités signifiantes, puis, pour chaque unité, établissement du paradigme des oppositions pertinentes ; découpage syntagmatique (spatial) d'une part, construction systématique d'autre part. Je me bornerai ici au premier point, je traiterai seulement de l'inventaire des classes formelles.

5. — Il est évidemment plus facile de faire entrer dans mon inventaire les relations entièrement verbalisées, c'est-à-dire celles où le signifiant est un commentaire de l'image, et non l'image elle-même, parce que dans de telles relations, le signifié et le signifiant appartiennent — du moins pratiquement — au même langage. Malheureusement, très souvent, le journal de mode me donne des relations dont le signifiant est purement graphique (*ce tailleur désinvolte, cette robe élégante, le deux-pièces nonchalant*) ; je n'ai alors aucun moyen — sinon intuitif — de décider, ce qui, dans ce tailleur, cette robe ou le deux-pièces, signifie la désinvolte, l'élégance ou la nonchalance : le démonstratif (*ce, le*) (5) renvoie ici à une forme générale, et c'est lui, paradoxalement, qui me frustre d'une précision analytique sans laquelle je ne puis isoler le signe vestimentaire.

Devant de telles relations — que l'on pourrait appeler des relations *démonstratives* — je suis un peu dans le cas d'un décrypteur qui doit découvrir les unités signifiantes d'un message continu : la seule méthode ici est de repérer des répétitions : c'est à force de voir telle zone du message revenir, identique à elle-même, qu'elle

(5) Ce n'est évidemment pas dans les grammaires classiques qu'on trouvera classé ce genre de démonstratif. On disposera d'un commentaire plus utile dans l'ouvrage de DAMOURRETTE et PÉTISSON (*Essai de grammaire de la langue française*, 1911-27, d'Artrey), au chapitre consacré à ce que ces auteurs appellent l'assiette présentatoire du substantif nominal (Tome I, ch. vi).

150



### « Le bleu est à la mode cette année »



apparaît porteuse d'une même signification. De même pour le vêtement de mode : c'est à force de voir, dans une collection de photographies, tel trait accompagner le concept de désinvolture, que je pourrai finalement conclure que ce trait signifie la désinvolture — ou du moins, ce qui seulement m'intéresse pour le moment — qu'il est bien une unité de signification.

6. — C'est là une difficulté ; en voici une autre. Si je lis qu'*un chandail de soie blanche à col carré fait habillé*, il m'est impossible — sans de nouveau recourir à l'intuition — de dire lesquels de ces quatre traits (chandail, soie, blanc, col carré) servent de signifiants au concept *habillé* : est-ce seulement un trait qui porte la signification, ou bien au contraire des éléments insignifiants se mettent-ils tout d'un coup à signifier, dès lors qu'on les combine ? Ici encore, c'est en principe la méthode patiente des résidus stables qui me donnera la réponse : ou bien j'apprendrai que la soie, par exemple, est une matière obligatoirement liée au domaine de l'*habillé*, ou bien au contraire que le sens ne surgit qu'au niveau d'une association matériau-couleur, par exemple. De toutes manières, il me sera utile de noter que le chandail, la soie, le blanc et la carrure du col *peuvent* être des traits signifiants ; et surtout de prévoir l'existence d'un cinquième trait, suffisamment signifiant, et qui est la combinaison des premiers.

7. — Cet exemple peut d'ailleurs m'apprendre davantage : si la lecture d'autres messages me persuade que le chandail est très rarement le signifiant du concept *habillé* et qu'il vient le plus souvent saturer le signifié contraire (*sport*, par exemple), j'en conclurai que la relation qui m'est proposée est volontairement paradoxale : un certain nombre de traits (soie, blanc, col carré) viennent *déranger* la signification ordinaire du chandail. Il s'agit là d'un phénomène de régulation très important dans la grammaire de la mode. Mais ce que je retiendrai pour le moment, de nouveau, c'est que le chandail n'est pas ici un signifiant : il est l'*objet visé par la signification*.

En principe, on doit pouvoir toujours définir dans une signification de mode l'objet qu'elle vise. C'est particulièrement facile dans les cas — assez rares — où la signification agit pour ainsi dire à distance, le trait qui la porte étant physiquement séparé de la pièce qu'elle vise. Par exemple, dans la proposition suivante : *les blouses imprimées donnent à la jupe un air romantique*, le signifiant (*les blouses imprimées*) est parfaitement discontinu par rapport à l'objet





